

— Ah ! c'est toi, dit le vieillard ; bien, bien, tu es toujours là ! Je puis partir maintenant ; je meurs sans regret. Adieu, mon enfant.

Il s'éteignit là-dessus ; son bras retomba comme une masse inerte ; son visage prit les tons de l'ivoire ; plus de mouvements, plus de souffle, plus de pouls ; il était mort, Clémence poussa un cri de douleur, et prosternée aux pieds du lit, y resta long-temps en prières ; il fallut presque user de force pour l'en arracher.

Quant à Sigismond, il ne semblait pas d'humeur à s'affecter outre mesure de l'événement.

— Enfin, je suis le maître, s'écria-t-il ; le maître, et je le ferai voir.

Voilà l'oraison funèbre qu'il prononça sur ce corps à peine refroidi, voilà comment il s'acquittait envers le défunt et se préparait à tenir ses serments.

## XVI.

Cette mort eut, pour le château de Beaupré, le caractère d'un changement de règne. Rien n'y fut maintenant sur le pied d'autrefois ; dans les grandes comme dans les petites choses, le nouveau comte voulut faire reconnaître sa main : une portion de la domesticité, soit attachement, soit habitude, inclinait du côté de la fille des anciens maîtres. Peu à peu, Sigismond sut mettre à l'écart ces serviteurs suspects pour ne l'entourer que de créatures à lui. Par de brusques exécutions ou des faveurs soudaines, il s'attacha à rendre manifeste que tout désormais relevait exclusivement de son autorité, et qu'il n'y avait de mot d'ordre à recevoir que de sa bouche. Ce qui résista fut brisé, ce qui s'inclina fut élevé ; c'est l'histoire de toutes les révolutions de palais et de toutes les variations de régimes.

Comment Clémence aurait-elle lutté contre des plans si ingénieusement conçus et si hardiment exécutés ! La mort de son père avait jeté dans son cœur un tel deuil, et un tel trouble dans son esprit, qu'à peine savait-elle ce qui se passait autour d'elle. Retirée dans ses appartements, elle laissait les choses aller leurs cours, sans songer à s'y ménager une part, ni s'inquiéter des empiètements qui se poursuivaient à son préjudice. Qu'on lui tendit des pièges, qu'on l'enfermât dans un cercle de plus en plus étroit, qu'on s'efforçât de la désarmer et de la tenir en échec par des combinaisons savantes, peu lui importait. Elle n'avait de goût ni pour la lutte,

ni pour la domination. Son mari était donc libre d'agir comme il le voudrait ; il n'aurait ni d'objections à essayer, ni de révoltes à craindre. Le champ était libre devant lui.

Cette inertie servait les desseins du comte Sigismond. Non pas qu'il eût reculé devant une résistance ; mais une abdication l'arrangeait mieux. Il se hâta de mettre le temps à profit. Son premier soin fut d'isoler la jeune femme des relations qui lui portaient ombrage, et d'élever une barrière infranchissable entre les Saint-Pons et les Montréal. Ce n'était pas assez qu'il régnât du froid, il fallait rompre ouvertement. Dès que l'occasion s'en présenta, ce plan reçut son exécution. Quelque motif qu'eussent les Saint-Pons de rester sur la réserve, ils crurent, à la mort du vieux comte, que leurs griefs devaient s'effacer devant cet événement, et qu'avant tout il fallait songer à Clémence. La marquise et Claire accoururent donc à Beaupré, dès que la fâcheuse nouvelle leur fut parvenue. Ni l'une ni l'autre n'imaginaient qu'une consigne formelle les arrêterait à la porte du château. C'est pourtant ce qui arriva. En dépit de leurs instances, elles ne furent point reçues, et les valets y ajoutèrent les façons et les airs à leur usage, quand ils se voient appuyés par leurs maîtres. Ni Claire, ni la marquise ne se trompèrent sur le sens de cette nouvelle avanie, ni sur la main d'où elle partait. Elles se retirèrent avec plus de douleur que de dépit, plaignant Clémence et ne se ressentant que plus disposées à l'aimer.

Ce que Sigismond en faisait n'était pas la conséquence de son caractère, ni d'un besoin d'isolement ; on aurait tort aussi de mettre sur le compte de son éducation les inconvenances de sa conduite. Il obéissait en cela à un sentiment impérieux, dont il était à la fois la victime et l'esclave. Il doutait de Clémence, et ce doute remontait aux premiers jours de leur union ; il lui semblait qu'elle ne s'était pas toute donnée à lui, et tenait en réserve pour ainsi dire la meilleure part d'elle-même. De là ce changement d'humeur, d'habitudes et de manières ; de là ces caprices et ces violences comme s'en permettent seuls les hommes mal élevés et qui jureraient avec son nom et son rang. Peut-être eût-il été mieux inspiré en suivant la marche contraire ; peut-être eût-il reconquis, à force d'égards, le terrain qui lui était interdit, et obtenu davantage d'un excès de confiance que d'un soupçon aveugle et injurieux. La fatalité s'en mêla ; des

deux voies il choisit la plus mauvaise, et comme si tout se fût conjuré contre lui, le ciel lui refusa un enfant qui eût jeté dans son intérieur une diversion salutaire. Ainsi s'expliquent ces consignes rigoureuses données aux gens de la maison. Le nouveau comte voulait rompre avec le passé et faire le vide autour de sa femme.

Cependant, toute résignée qu'elle fût, une pareille situation ne pouvait se prolonger sans amener, sinon un éclat, du moins un échange d'explications. Quand la première période de deuil fut passée et que Clémence eût donné à la mémoire de son père toutes les larmes dont il était digne, il se fit en elle un retour vers les choses de ce monde, insensible d'abord, ensuite plus marqué. Alors seulement, elle fut frappée d'un sequestre dans lequel on la tenait et de cette solitude qui régnait à ses côtés. Elle se demanda comment les Saint-Pons avaient pu la délaisser dans un pareil moment, et si vraiment ils avaient poussé jusque là les représailles. Trop fière pour s'adresser ailleurs, ce fut à son mari qu'elle demanda ce que cela signifiait. Sigismond n'essaya pas d'atténuer le coup ni de se retrancher dans des subterfuges ; résolu comme il l'était à faire prévaloir sa volonté, il fut sincère jusqu'à la brutalité :

— Les Saint-Pons, dit-il ; tout est fini entre eux et nous.

Clémence pâlit, mais se contint :

— Fini ? dit-elle.

— Bien fini, répliqua Sigismond.

L'accent qu'il y mit ajoutait encore à ces mots un commentaire significatif. La jeune femme n'insista que pour obtenir un renseignement :

— Ils sont venus ? dit-elle.

— Oui, répondit son mari.

— Et que leur a-t-on dit ?

— On ne les a pas reçus.

C'était net et franc ; aussi Clémence ne poussa-t-elle pas ses questions plus loin. La mesure avait été prise contre elle ; les hostilités étaient ouvertes. Il ne lui vint dans la pensée ni de se plaindre, ni de lutter ; la plainte eût été indigne d'elle et la lutte inutile. Mais, s'il eût pu lire dans son cœur, Sigismond eût été effrayé des sentiments qu'il s'y éveillaient. Clémence se souvenait de ce serment solennel prêté sur le lit d'un mourant et à l'heure de l'agonie ; elle se demandait comment un Montréal pouvait se donner des démentis si prompts. Point d'illusion, son père ne lui avait donné ni un com-

pagnon, ni un appui, mais un maître. Elle plia et attendit.

Cependant Gaston ne pouvait s'accoutumer au vide qui s'était fait dans sa vie. Ne plus voir Clémence lui semblait un sacrifice au dessus de ses forces et une peine à laquelle il ne résisterait pas. C'était sa première et sainte affection, la seule femme qui eût éveillé chez lui un sentiment passionné. Jeune comme il l'était, il n'y attachait aucune pensée de séduction dans le sens ordinaire du mot ; il n'entendait pas jouer le rôle d'un homme à bonnes fortunes ; son âge et son caractère y répugnaient. Il aimait pour aimer, pour être aimé peut-être, rien au-delà. Un regard, un mot de Clémence suffisaient à son bonheur, et sa journée était remplie quand il les avait obtenus. Si on lui avait dit qu'il existait des joies plus grandes, il ne l'aurait pas cru ; mais, à en être privé, il se sentait déperir.

Aussi ne demeura-t-il pas inactif devant l'interdit qui le frappait. Si le comte Sigismond avait une police à ses ordres, Gaston eût bientôt trouvé les moyens de déjouer les espions. Il était aimé et connu des gens du château, le comte en était craint seulement. En apparence, celui-ci était obéi, en secret on servait Gaston, toujours prompt aux largesses. Complot innocent et dans lequel Claire et la marquise étaient de moitié ! Il s'agissait d'avoir des nouvelles de la comtesse, d'être informé de ce qu'elle faisait, de savoir comment elle supportait l'épreuve que le ciel lui avait envoyée. C'était un bulletin de santé, avec tous les détails possibles, et jamais ce bulletin ne manqua. Ainsi, les relations entre Beaupré et Champelos étaient moins rompues que ne le croyait Sigismond. L'ennemi avait des intelligences dans la place.

Gaston n'était pas d'humeur à s'en tenir là ; il voulait revoir Clémence, fût-ce de loin échanger avec elle un regard, recueillir un de ces sourires qui le rendaient si heureux. La saison s'avavançait, et déjà on parlait de rentrer à Paris ; il n'y avait pas un jour à perdre.

Le château de Beaupré se composait de deux parties l'une ouverte, qui comprenait le domaine en exploitation ; l'autre, entourée de murs et dans laquelle se trouvaient le château, les jardins, un vaste parc planté d'arbres centenaires. L'accès de cette dernière partie n'était facile qu'à ceux qui y pénétraient à titre régulier. Les murailles étaient très hautes, et le château

pourvu de ces anciennes défenses, était merveilleusement propre à la destination que son nouveau maître semblait vouloir lui donner. Lui-même en avait, sans doute, apprécié les avantages, car, depuis qu'il y commandait les portes restaient toujours fermées, et, pour qu'elles s'ouvrissent, il fallait recourir à une cloche comme on n'en fait plus dans notre époque dégénérée, et qui exigeait une certaine force musculaire chez celui qui entreprenait de l'ébranler. Le son était à l'avenant : on eût dit un tocsin. Garantie précieuse pour le comte : personne n'entrait dans son château qu'il ne le sût.

Gaston comprit qu'il n'y avait rien à faire de ce côté. Impossible de se glisser le long des murs et d'attendre un moment favorable à la manière des amants espagnols. A aucun prix, le jeune homme n'eût voulu jouer au roman, ni exposer Clémence à des suppositions fâcheuses. Quelque vif que fût son désir de la revoir, la crainte de la compromettre était bien plus vive encore. Comment concilier ces deux sentiments ? Un amour véritable est toujours ingénieux ; voici ce que Gaston imagina.

## XVII.

Le chemin, qui conduisait à Beaupré, était une de ces voies de communications que les départements ouvrent à leurs frais, d'un chef-lieu à l'autre, et qui sont le siège d'un charroi fréquent et d'une circulation active. Seulement, aux abords de la résidence, une courte avenue de marronniers débouchait d'un côté sur le chemin d'usage commun, et aboutissait de l'autre au pont-levis et à la cour d'honneur.

Durant la belle saison, il était difficile d'apercevoir du château cette route départementale. Quoique peu distante, elle était voilée par un triple rideau de végétation. En hiver seulement, et après la chute des feuilles, la perspective se dégagait, et alors on découvrait au loin les carrioles des villageois avec leurs cerceaux d'osier et les attelages des maréyeurs se convoyant et marchant par longues files. Cette circonstance frappa Gaston, un jour qu'il venait rôder sur les lieux, en quête d'informations un peu au hasard et en se fiant à son étoile. Les vents avaient soufflé la veille avec une grande violence et ouvert de larges éclaircies au milieu des arbres dépourvus. Ça et là des vides s'étaient faits, et, à travers ces vides, il voyait se

dessiner les façades de Beaupré et distinguait nettement les appartements de la comtesse. Que l'automne achevât son œuvre, et, de la route à ce point du château, il y aurait un rapprochement possible pour les yeux perçants de la jeunesse.

A l'instant même, Gaston fit ce calcul. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, un camp d'observation qui lui fût accessible, sans qu'on en prit ombrage dans aucun cas. Le chemin départemental était un terrain neutre où sa présence aurait toujours, si on l'y voyait, une explication naturelle. Il conduisait à Valmont, à Fécamp, à Cany, à Ourville, à Vittefeur, partout où l'appelaient ses distractions et ses affaires. On lui connaissait de ce côté des métairies, des champs, des pacages, des moulins, et il était naturel qu'il y donnât le coup d'œil du maître. Voilà pour les apparences ; quant au reste, Gaston s'en remettait au dieu des amours sincères ; il n'avait point de plan mais seulement l'espoir vague qu'une occasion se présenterait ; il ne voulait pas forcer la destinée il en attendrait les arrêts. Qui le sait ? Clémence aurait un de ces mystérieux avertissements, si habituels aux âmes touchées ; elle saurait qu'il est là, qu'il y est pour elle, à son intention, et avec l'ardent désir de recueillir sur son passage un geste, un regard, le plus furtif et le plus léger témoignage d'affection.

A peine cet espoir fut-il entré dans l'esprit de Gaston, qu'il se sentit renaître. Dès le lendemain, il montait à cheval et suivait lentement l'itinéraire qu'il s'était tracé. Jusqu'aux approches de Beaupré, il rendit la main à sa monture et brûla le chemin ; arrivé sur les lieux, il prit le pas de manière à rester en vue le plus de temps possible et à mettre de son côté autant de chances qu'il le pourrait. Ces chances étaient hélas ! bien petites : dix minutes à peine, en gardant l'allure la plus modérée. Le succès dépendait de ce moment fugitif. Il fallait que le hasard amenât Clémence à sa croisée, qu'elle jetât les yeux de son côté, qu'elle l'aperçût, le reconnût et, le reconnaissant, consentît, à l'encourager dans cette expédition romanesque. Moins jeune, Gaston y eût moins compté ; peut-être n'eût-il pas engagé une partie si inégale. Mais à son âge doute-t-on jamais ? Il s'avancait donc d'un pas lent, avec prudence, avec précaution, et cherchant à travers les rameaux nus, une apparition secourable. Sur bien des points encore les feuilles persistaient et faisaient

obstacle au regard ; ça et là seulement l'horizon demeurait libre jusqu'au château. C'était à ces échappées qu'il s'attachait avec une ardeur mêlée de trouble.

Ce jour-là et les jours suivants il en fut pour une déception ; ni à l'aller, ni au retour, il n'aperçut rien qui pût lui donner l'ombre d'une espérance. La façade du château gardait son aspect solitaire et désolé ; pas un bruit, pas un mouvement aux croisées ; on eût dit une tombe plutôt que le séjour des vivants. Gaston ne renonça point pour cela ; au lieu de l'abattre, les échecs ne faisaient que l'exciter ; plus le but semblait s'éloigner, plus il avait le désir de l'atteindre. Il persista donc dans son plan d'opérations, si incertain qu'il fût. Qu'imaginer de mieux ? Passer à Clémence un avis secret, l'eût-il pu sans risque, qu'il ne l'eût pas fait ; il n'y songea même pas ; il n'avait pas de tels droits sur elle. Il ne devait rien attendre du hasard, et encore fallait-il y procéder avec toutes sortes de réserves. La seule chose qu'il fit, ce fut de varier les heures auxquelles il passait devant le château afin de ne pas s'exposer à des remarques indiscrettes. De jour en jour, les arbres dépourvus de leur dernière végétation, laissaient le chemin plus à découvert et rendaient les chances plus favorables.

Enfin il eut cette bonne fortune si long-temps attendue. Par une de ces matinées d'automne, où le soleil envoie à la terre un sourire d'adieu, il longeait, comme à l'ordinaire, l'avenue du château, et venait de le dépasser sans avoir recueilli d'indices plus satisfaisants. Même silence, même solitude. Sous le poids de ces mécomptes, il commençait à fléchir ; il en était à cette limite où le cœur manque, même aux plus résolus. Était-ce le sort qu'il fallait accuser ? Était-ce la volonté de Clémence ? Il se prenait à douter et n'éprouvait plus qu'un vide profond, mêlé d'amertume. Ce fut alors, au plus fort de cette crise, qu'un rayon inattendu descendit sur lui. En jetant un dernier regard vers le château, un regard triste et découragé, il aperçut, à l'une des croisées, une femme accoudée sur l'appui, et dont l'attention était dirigée de son côté. Qu'on juge de ses transports ; c'était Clémence. Il ne pouvait s'y tromper ; elle seule avait ce port, cet aspect ; à mille signes il la reconnaissait. Par un mouvement prompt comme l'éclair, il se dressa sur ses ébriers, et lui envoya un salut auquel elle répondit. Puis la croisée se referma comme pour prévenir d'autres imprudences.

N'importe ! la glace était rompue ; le pas était franchi ; ce moment suffit pour payer Gaston de toutes ces peines et effacer toutes ces douleurs. Il piqua vers Champelos avec les enivrements du soldat qui a livré sa première bataille et gagné son premier chevron.

Désormais sa vie fut là, attachée à cette joie fugitive. Chaque jour il était à la même heure, à la même minute, devant l'avenue de Beaupré, et chaque jour il échangeait avec la jeune femme ce salut et ce regard où il eût voulu faire passer son âme. D'un soleil à l'autre, il y rêvait ; cette pensée remplissait et animait tous ses moments. Ni sa mère, ni sa sœur ne le reconnaissaient plus ; c'était un autre homme. Même à elles, il cachait le secret de son ivresse, il ne voulait ni confidant, ni témoin. Il fallait voir, quand il approchait le château, avec quel soin il se délivrait des importuns, quelle réserve il gardait au besoin, quelles précautions il prenait contre les autres et contre lui-même. Ce chemin était rempli de pièges à déjouer ; les fermiers qui le fréquentaient étaient des gens à lui ou au comte, dont il était connu et qui volontiers l'abordaient. Pour les éviter et les congédier, un peu de tactique était nécessaire, et Gaston y déploya des ressources d'un capitaine expérimenté.

Pendant plusieurs semaines, les choses durèrent sur ce pied sans qu'il survint d'incident. On sait à quel point l'habitude émousse les craintes du danger. A force de voir ses expéditions réussir, le jeune homme avait fini par croire que rien ne pouvait les troubler ni les interrompre ; il fut cruellement trompé.

Jusqu'à là le comte Sigismond n'avait rien soupçonné de ce qui se passait. La rupture avec les Saint-Pons, rigoureusement maintenue, lui semblait une garantie suffisante pour son repos. Renfermée chez elle, la comtesse acceptait, en apparence du moins, la loi qu'on lui imposait, et, au lieu de chercher des diversions à cet isolement, elle s'y plaisait et l'aggravait pour ainsi dire. Rarement elle descendait dans les salons et se refusait aux visites que son mari eût volontiers autorisées. Celui-ci n'y vit d'abord que des représailles ; Clémence, à son avis, poussait les choses à l'excès afin de le faire revenir sur la détermination qu'il avait prise. Il ne s'en inquiéta pas autrement, et, à ce calcul, il répondit par le calcul opposé. Restons ferme, se dit-il, elle cédera et en prendra son parti.

Plus l'opération a été douloureuse, moins il faut s'exposer à la recommencer.

Pourtant, il y eut un moment où cette explication ne le satisfait plus. En étudiant la physionomie de la comtesse, il y découvrit autre chose que de la résignation et s'étonna que la solitude eût pu amener un pareil effet. Remis en éveil, il y regarda de plus près et l'environna d'une surveillance invisible, mais assidue. Il lui fallut peu de temps pour découvrir ses apparitions régulières à l'une des croisées du château et moins de temps encore pour deviner qu'il se cachait là-dessous quelque intelligence avec le dehors. Une fois sur la voie, il ne l'abandonna plus et disposa tout pour une surprise.

A la limite de l'avenue et sur la lisière du chemin départemental, s'élevait une de ces petites huttes en pierres sèches comme en construisent les cantonniers pour s'abriter contre le froid. Ce fut là qu'un matin le comte vint se mettre en embuscade. Malgré quelques branchages, il dominait du regard une bonne partie du chemin et pouvait faire le dénombrement des personnes qui le parcouraient dans un sens ou dans l'autre. Une seule était suspecte à ses yeux, et il ne l'attendit pas longtemps. Gaston arrivait, radieux comme toujours, l'œil fixé sur le château et cherchant s'il y apercevrait la vision adorée. Ce fut presque en face du comte que l'échange eut lieu, et, aux gestes de Gaston, il était facile de juger qu'on ne les laissait pas sans réponse du côté du château. Une rage sourde grondait dans le cœur de Sigismond, et à peine parvenait-il à la contenir. Quand le jeune homme se fut éloigné, il y donna carrière :

— La perfide ! s'écria-t-il. Je ne l'avais que trop deviné : ils s'entendent !

## XVIII.

Lorsque le jour suivant Gaston reparut devant le château, il fut étonné de ne plus lui retrouver la physionomie de la veille. Non pas que Beaupré fût un lieu bruyant ; le comte y avait mis bon ordre ; mais, si restreinte que fût sa vie, si petit que fût son mouvement, encore existaient-ils et demeuraient-ils sensibles du dehors. Ce jour-là plus rien ; rien qu'un calme mortel et une immobilité profonde. Vainement le jeune homme attendit-il le témoignage accoutumé ; les croisées étaient fermées et d'une manière

aussi hermétique que si la maison eût été déserte.

Gaston s'y perdait ; il ne savait comment expliquer ces airs d'abandon. Un départ ? était-ce possible d'y croire ? La nouvelle s'en fut répandue dans le pays, et aucun avis semblable n'était parvenu à Champclos. On assurait, au contraire, parmi les tenanciers du comte, que son intention était de passer l'hiver à Beaupré, et que la comtesse n'en bougerait pas tant que durerait son deuil. Et cependant l'aspect du château était loin d'annoncer la présence des maîtres. Qui avait raison, du bruit public ou des apparences extérieures ? Gaston ne se sentit pas la force de supporter cette incertitude plus longtemps. Il rebroussa chemin, s'engagea dans l'avenue et poussa jusqu'à la porte du château. Là tous ses doutes cessèrent ; la herse était levée ; les cours étaient vides ; un valet de ferme qui passait y ajouta un renseignement précis : les Montréal avaient quitté Beaupré vers le milieu de la nuit.

Pour Gaston c'était la fin d'un beau rêve ; il s'éloigna le vide dans le cœur. Sur cette route, où tout lui souriait naguères, tout l'attristait maintenant. L'image de Clémence n'était plus là pour donner aux objets une couleur et un prestige. Aussi ne prolongea-t-il pas son séjour à Champclos ; sa mère et sa sœur n'y restaient qu'à cause de lui ; dès qu'il témoigna l'intention de partir, elles y consentirent. On le traitait en malade à qui on ne refuse rien, et aux caprices duquel on obéit. La famille quitta la campagne aux approches de l'hiver ; Gaston eut un moment de bonheur ; il se rapprochait de Clémence.

Entre les deux maisons les relations avaient été rompues d'une manière si complète, qu'à Paris comme en province il n'y avait plus de moyen régulier ni convenable de les renouer. Les Montréal avaient comblé la mesure en quittant Beaupré sans prendre congé des Saint-Pons. Mais l'existence d'une grande ville amène des rapprochements forcés, et c'était là-dessus que comptait Gaston. Ils voyaient le même monde, fréquentaient les mêmes salons et le hasard, en y aidant un peu, devait multiplier les rencontres. Tels furent ses calculs ; le comte les avait faits comme lui et avait pris ses précautions en conséquence.

Dès son arrivée à l'hôtel Montréal, il avait fait répandre le bruit que la résolution de la comtesse était de vivre retirée jusqu'à l'expira-

tion de son deuil et de ne voir que les personnes de leur intimité. A l'appui et comme preuve, il s'abstint de toute visite et se borna à présenter des excuses là où il le fallait. La douleur et l'état de santé de Clémence étaient des prétextes plausibles et qui furent acceptés. Cependant la jeune femme ne supportait pas sans une révolte intérieure des mesures prises contre elle et outrageantes pour sa dignité. Ce que Sigismond gagnait d'un côté, il le perdait de l'autre ; ce cœur, replié sur lui-même, n'en était que plus disposé à s'abandonner à ses sentiments secrets. Peut-être, au contact du monde et en présence de l'opinion, se fût-il plus sévèrement gardé ; peut-être les distractions légitimes, la vie agitée d'une grande ville, la crainte du scandale et les divers motifs qui obligent une femme à veiller sur elle-même, eussent-ils été une diversion plus efficace à ce goût naissant, que le séquestre absolu et l'isolement poussé à l'excès. Le comte n'en jugea point ainsi ; en fait de garanties, il aimait mieux se payer de ses mains. Ce qui s'en suivit, on le devine. Clémence resta en face de sa passion ; ce fut désormais le seul aliment de sa pensée, et il était à craindre que cette passion ne prît l'activité qu'acquière les forces trop comprimées et qui les rend si redoutables au moment de l'explosion.

Une partie de l'hiver se passa dans ces combats ignorés. Quelques efforts que Gaston eût faits et quoiqu'il se fût multiplié dans ses poursuites, il n'avait pas une seule fois rencontré cette occasion qu'il recherchait avec tant d'ardeur. Ce n'était ni dans les théâtres, ni dans les réunions publiques qu'il espérait trouver Clémence ; son deuil l'en éloignait ; mais il ne pouvait croire qu'elle se tint à l'écart, même de ses relations les plus familières, et on le voyait assidûment là où elle aurait dû d'abord se montrer. Puis, quand venait un de ces beaux jours dont le ciel du nord est si avare, il partait à la promenade avec l'espoir toujours déçu de l'y apercevoir. Ses journées s'écoulaient ainsi de mécompte en mécompte, sans que jamais il se lassât, ni renonçât à son rêve favori. On eût dit au contraire, qu'il s'y attachait à raison de ces échecs même : pour les cœurs épris, les obstacles ne sont qu'un aiguillon de plus.

Une chose l'étonnait surtout. Que Clémence eût rompu avec les plaisirs et les distractions, rien de plus naturel ; mais, pieuse comme il la connaissait, elle ne devait être que plus exacte à remplir ses devoirs religieux. Et pourtant on

ne la voyait point aux églises ; du moins Gaston ne l'y avait-il jamais vue. Les jours fériés, il ne manquait aucun des offices et elle n'y paraissait pas. Non-seulement il les suivait dans la paroisse, mais il ne négligeait ni les succursales, ni les chapelles particulières situées aux environs de l'hôtel. Quelque soin qu'il eût mis à varier les heures et les lieux, quelque attention qu'il eût portée à l'examen des physionomies, nulle part il n'avait aperçu la comtesse, pas plus aux cérémonies du matin qu'à celles du soir. C'était un problème pour lui, et vainement cherchait-il à le résoudre.

Enfin, il eut une sorte d'inspiration. Jusqu'alors, il n'avait pas étendu cette inspection au-delà des heures que les gens du monde consacrent à leurs exercices de piété ; il n'avait pas songé à ces offices où assistent les personnes de la condition plus humble et qui se célèbrent dès la pointe du jour ; une comtesse ne va pas d'ordinaire là où elle envoie ses serviteurs et n'aime pas à être confondue avec eux, même dans le sanctuaire de l'égalité. Ce fut donc par hasard, par instinct peut-être, que Gaston se trouva un dimanche sur les degrés de l'église paroissiale, au moment où la première messe venait de finir. L'aube commençait et le temps était si sombre qu'à peine y voyait-on à quelques pas devant soi. Quelle fut la surprise du jeune homme, lorsqu'au milieu de cette foule matinale, il découvrit ce qu'il avait si longtemps cherché ! Un instant il se crut le jouet d'une illusion ; mais pouvait-il se tromper quand il s'agissait de Clémence ? Entre mille il l'eût reconnue. C'était bien elle, enveloppée d'un grand châle et son livre d'heures à la main ; elle marchait seule et touchait aux marches du parvis quand leurs regards se croisèrent.

Il y eut là une de ces minutes qui valent des siècles et engagent irrévocablement. Tout ce qui fermentait dans ces deux cœurs s'éveilla à ce choc imprévu, souffrances endurées, poursuites vaines, aspirations de la solitude, griefs accumulés, révoltes contenues. C'était une revanche et une sorte de réveil. Leurs yeux se le disaient, et dans ce langage expressif que ne saurait égaler la parole humaine. Immobiles, écrasés sous le poids de leurs émotions, à peine osaient-ils faire un pas l'un vers l'autre, tant ils craignaient d'affaiblir ce charme du premier moment. Que se dire qui valut cette muette extase ? Le respect du lieu, la présence de tant de témoins, le danger d'être aperçus, leur comman-

daient d'ailleurs une grande réserve. Déjà ils n'en étaient plus à se traiter en simples connaissances, ni sur le pied d'autrefois ; les choses avaient été poussées si loin, qu'une rencontre était un événement, et qu'aucune parole ne pouvait être indifférente ; aussi ne s'abordèrent-ils pas sans inquiétude ni hésitation.

— Clémence, dit le jeune homme, je vous retrouve enfin.

— Point d'imprudences, Gaston, dit la comtesse, à la fois émue et effrayée. Vous me perdriez.

Elle jetait les yeux dans tous les sens comme si elle eût craint d'être prise en faute. C'était l'aveu de sa faiblesse ; Gaston n'en abusa pas.

— Si vous saviez combien j'ai souffert ! poursuivit-il.

— Hélas ! qui ne souffre pas ? répondit-elle.

— Et ma sœur ! et ma mère ! sont-elles assez privées de ne plus vous voir ? Notre maison est vide depuis que vous n'y venez plus. Moi, je ne vis pas ! Il me manque comme la moitié de moi-même !

La comtesse éprouvait, à l'écouter, des trassaillements secrets. Cette plainte si douce était comme un écho de ses propres sentiments, et elle n'essaya même pas d'y résister ni de s'en défendre. Ainsi engagée, l'entrevue se prolongea bien au-delà de ce qu'eût exigé la prudence. Ils avaient tant à se dire et trouvaient si doux d'être près l'un de l'autre, après avoir été si longtemps séparés ! Ils parlèrent de leurs souvenirs, de leurs regrets, de tout ce qui avait fait la joie de leur vie passée. Quant à leurs projets et à leurs espérances, à peine osaient-ils y songer. A leur âge, fait-on de tels calculs ? Ils jouissaient de l'heure présente, comme si jamais elle n'eût dû finir ; ils en jouissaient sans remords, si ce n'est sans trouble. Ce n'était ni une aventure romanesque, ni une intrigue, c'était ce besoin d'aimer qu'on ressent plus qu'on ne le définit, et remplit le cœur sans l'alarmer. Dominés par ce charme, ils n'avaient ni la puissance, ni le désir de s'y dérober : ils vivaient dans un monde à eux, isolés au milieu de la foule, sans compter les minutes, ni se défier des regards. Clémence se ravisa la première, et eut un retour vers le monde réel.

— Adieu, dit-elle, en tendant au jeune homme sa main dont il s'empara vivement.

— Déjà ? dit-il.

— Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard ! Adieu, Gaston.

— Adieu donc, Clémence ; et quand vous re viendrez-vous ?

— Hélas ! qui le sait ?

— Juste ciel ! et moi qui n'y avais pas songé ! Rester si longtemps sans se revoir ! De grâce, Clémence, épargnez-moi ce nouveau supplice. Je sens que je n'y résisterai pas.

L'accent du jeune homme était si triste, et sa physionomie exprimait une douleur si vraie, que la comtesse en fut touchée.

— Que faire ? dit-elle.

— Dimanche prochain, à la même place, reprend le jeune homme. A la même heure.

— Que me demandez-vous-là, Gaston ? répondit-elle avec une sorte d'effroi.

— Un peu de pitié.

Elle réfléchit un instant, en proie à un combat intérieur, puis se sentit vaincue :

— A dimanche, dit-elle.

Sur ces mots elle partit ; il lui eût été impossible d'en supporter davantage. Son pied tremblait en se posant sur le pavé ; elle éprouvait des défaillances, un nuage voilait ses yeux ; ce fut à grand-peine qu'elle put regagner l'hôtel. Quant à Gaston, il était radieux et restait comme enchaîné sur place ; son imagination devançait le temps et franchissait l'intervalle qui le séparait du jour assigné. Il rentra le bonheur sur le front et le sourire sur les lèvres.

## XIX.

Le dimanche suivant, il devança le jour sur le parvis de l'église, et se plaça de manière à ce qu'aucune des personnes qui y entraient ne pût échapper à sa surveillance. Chaque fois qu'il voyait se dégager de la brume une forme humaine, il se portait de ce côté, et ne s'arrêtait que lorsqu'il s'était assuré que ce n'était point encore Clémence. Il fit ainsi un dénombrement des fidèles jusqu'à ce que l'office eût commencé, des plus ponctuels d'abord, puis de ceux qui étaient en retard. La comtesse ne parut pas. Mêmes soins à la sortie, même attention, même vigilance. Décidément elle manquait. Peut-être avait-elle été empêchée et serait-il plus heureux aux offices suivants. Il ne bougea donc pas et recommença cette besogne sur de nouveaux frais. Les échecs ne pouvaient l'abattre. Ce ne fut qu'à l'issue des cérémonies religieuses et quand tout espoir fut perdu qu'il abandonna la place, en proie au découragement.

Il n'accusait point Clémence ; il était con-

vaincu qu'elle aurait tenu sa parole si cela avait été en son pouvoir. Mais à qui s'en prendre ? Que croire ? Que supposer ? Était-elle malade ? Avait-elle rencontré quelque obstacle imprévu ? Lequel dans ce cas ? Toutes ces conjectures se succédaient dans l'esprit de Gaston et y jetaient un trouble mêlé d'amertume. Parfois aussi il allait jusqu'à redouter des scrupules de conscience et un changement de détermination ; sa douleur était alors au comble ; frappé par le sort, il s'y résignait ; de sa main à elle il ne l'eût pas fait avec le même courage. Cependant il n'en persista pas moins à réparaître, chaque dimanche, au lieu du rendez-vous, malgré les mécomptes qui l'y attendaient. Clémence ne devait plus, ne pouvait plus s'y trouver. L'une des suppositions de Gaston était juste, et c'était la moins pénible pour lui ; il y avait un empêchement invincible et qui ne dépendait pas de la comtesse ; voici lequel :

Leur première entrevue avait eu un témoin ; c'était un des hommes de confiance du comte, le concierge de l'hôtel, le père Vincent, que nous connaissons déjà. Astreint par ses fonctions à une servitude incessante, il vaquait des premiers à ses devoirs religieux, et avait aperçu la comtesse et Gaston causant ensemble sur le parvis. Son premier soin fut d'en prévenir Sigismond qui prit sur le champ des mesures décisives. Point d'éclat, point de bruit, rien qui pût mettre la comtesse en garde et lui faire comprendre qu'elle avait été livrée. Tout devait se passer le plus doucement du monde, comme on va le voir.

Le lendemain, Sigismond se rendait seul et à pied dans un de ces couvents, comme on en trouve quelques-uns à Paris, qui ont un caractère moitié régulier, moitié séculier, et joignent aux pratiques de la vie dévote l'exercice de quelque spéculation : ici l'éducation des jeunes filles, là l'industrie des pensionnaires en chambre, parfois le cumul des deux. C'était le cas pour l'établissement où se rendait le comte. On y trouvait de tout, et du profane principalement ; quant aux formes claustrales, à peine en gardait-on les apparences. La maison avait d'ailleurs un très bel aspect ; les constructions étaient vastes et d'un bon style, les jardins spacieux et bien ombragés ; l'ensemble réunissait les conditions et les signes de la vie opulente. Si pour quelques unes des religieuses qui y vivaient cette résidence était une prison, on avait eu soin de leur en dorer les barreaux.

Lorsque Sigismond fut arrivé aux portes de l'établissement, il éprouva un peu d'hésitation et une sorte de faiblesse. On eût dit qu'au moment de l'exécution il reculait de lui-même devant les suites de son projet. Trois fois, il allongea la main pour saisir le marteau, trois fois il le laissa retomber sans oser le soulever. Enfin, à la quatrième fois, le coup fatal retentit.

— Aux grands maux les grands remèdes, se dit-il.

Et il entra dans le couvent. Familier de la maison, il savait comment s'y prendre pour y être introduit selon toutes les règles. Il ne venait pas d'ailleurs troubler une religieuse dans le cours de ses fonctions ; sa visite s'adressait à une pensionnaire qui jouissait des libertés et n'en usait que pour se placer de plus en plus haut dans l'estime de la communauté. Point de craintes sur sa vertu. Son âge et sa figure auraient suffi à la défendre, quand même des principes rigoureux ne l'eussent pas fait. Elle passait pour imprenable, comme certaines forteresses dont l'histoire militaire a consacré le nom. Aussi n'hésitait-on jamais à introduire auprès d'elle, quel que fût leur sexe, les personnes qui la demandait. Cette fois d'ailleurs, le titre et le nom couvraient amplement le visiteur. Sigismond désirait parler à sa sœur Pulchérie.

Pourquoi une sœur du comte habitait-elle ce couvent et restait-elle presque étrangère à la famille ? c'est ce qu'il convient d'expliquer. Par une de ces déchéances si fréquentes dans les grandes maisons, la branche cadette des Mont-réal avait été longtemps réduite à un état voisin de la misère. Sans les secours que les aînés leur dispensaient avec une générosité qui ne s'était jamais démentie, ils auraient succombé sous le poids du besoin ou terni leur nom d'une manière irrémédiable. Les derniers rejetons de cette branche, Sigismond et Pulchérie, avaient donc été élevés simplement, presque pauvrement, et quand vint le moment de leur donner de l'éducation, ce fut leur oncle, l'ancien seigneur de Beaupré, qui se chargea de la dépense et veilla à ce que rien ne manquât de ce côté. Sigismond fut donc placé dans une des meilleures institutions de Paris ; Pulchérie entra dans le pensionnat où nous la retrouvons, et qu'elle n'avait pas abandonné depuis lors, un peu par nécessité, un peu par goût, beaucoup par habitude.

Tout enfant, la jeune fille montra ce qu'elle était et ce qu'elle devait être toujours. A peine